

Maxime Courtin : une vie d'activiste depuis le collège

De l'occupation de son collège aux condamnations judiciaires, Maxime Courtin, du haut de ses 26 ans a une vie déjà bien marquée par ses engagements politiques. S'il se considère lui-même aujourd'hui comme anarchiste et révolutionnaire, ce n'est pas par hasard. Ses agressions et sa relation houleuse avec les forces de l'ordre ont fait de lui l'homme qu'il est aujourd'hui. Le combat qu'il mène, c'est celui de l'anticapitalisme et son but, défendre les minorités.



Maxime Courtin, café à la main, tient le drapeau antifasciste devant le théâtre national de Nice, 25/03/2021

« Je viens de me réveiller désolé », commence Maxime Courtin en portant son gobelet de café à ses lèvres. Cheveux derrière les oreilles, les yeux toujours vitreux, il monte les escaliers marbrés du Théâtre National de Nice d'une foulée souple et rapide. « J'ai dormi ici cette nuit », explique-t-il. En tant qu'anarchiste, il se « devait » de soutenir les intermittents du spectacle dans leur occupation des scènes françaises. Mais cet engagement politique est loin d'être le premier pour le jeune étudiant d'origine parisienne.

Un engagement politique précoce

Après s'être assis en tailleur sur la dernière marche des escaliers du Théâtre, il reprend « Je viens d'une famille plutôt de droite mais je me suis senti appartenir plutôt à la gauche dès mes quatorze ans ». Alors que la plupart de ses camarades de classes dormaient encore, c'est à 4 heures du matin que Maxime se réveillait pour bloquer son établissement scolaire. « Je me levais tôt pour bloquer mon collège, après j'allais en manifestation à dix heures. C'est ça qui m'a permis de découvrir les organisations politiques qui existaient », se remémore-t-il les yeux levés vers le ciel. A cette époque, il n'a qu'une conviction : il est possible de changer les choses par le vote. Une certitude qui disparaîtra rapidement de son esprit.

Il dépose son gobelet sur une marche marbrée du TNN « Je suis passé par le PCF, le communisme, je me suis rapproché de l'anarchisme, même si maintenant je me revendique plutôt communiste libertaire. C'est à mi-chemin entre anarchiste et communiste », résume-t-il. Aujourd'hui, du haut de ses 26 ans, Maxime pense que c'est par les syndicats qu'il faut passer pour gagner des droits sociaux. « Nous on a des valeurs anticapitalistes, antifascistes, anti patriarcales, anti racistes pour les droits des réfugiés, des personnes LGBT et c'est en ça qu'on se rapproche de l'extrême

gauche », poursuit-il le menton caché derrière son écharpe. Ses idées, c'est dans les manifestations qu'il les clame. Dans les manifestations contre la loi sécurité globale, pour la précarité étudiante, pour les droits sociaux des immigrés. Une chose est sûre, parmi la foule se trouve toujours le visage de Maxime Courtin. Pancarte à la main ou distribution de brochures, c'est sur le terrain qu'il se sent comme un poisson dans l'eau.

Un rapport à la violence tumultueux

En bas des escaliers, deux policiers nationaux s'approchent. Arrivés à son niveau l'un d'eux s'exclame tout sourire « Monsieur Courtin, comment il va », avant de lui tendre son poing en guise de bonjour. D'un geste de la main, Maxime renverse son gobelet sur le sol. « Oh regardez mon café... bon j'ai plutôt bien dormi, c'est sympa ici, tu verras. On se reparle après », lui dit-il. Un signe de main et la conversation reprend. « Bon la police me connaît plutôt bien, on ne peut pas dire que je sois le gars le plus aimé de Nice », s'amuse-t-il.

C'est avec philosophie qu'il aborde le sujet de la violence. « Je ne sais pas si je suis violent, ça dépend ce qu'on considère comme de la violence. La question qu'on se pose beaucoup nous les anarchistes, c'est est-ce que la violence contre les oppresseurs c'est vraiment de la violence ? Est-ce que filmer un néo-nazi qui fait le salut hitlérien, qui dit qu'il faut tuer tous les homosexuels et envoyer la vidéo au centre LGBT pour qu'il porte plainte c'est de la violence? Moi je ne pense pas », dit-il. Les anarchistes mènent aussi des « opérations coup de poing », contre les partis d'extrême droite. « Par exemple il y a quelques mois, on est allés taguer le 1545 » s'amuse-t-il.

Concernant la violence physique, le sujet est beaucoup plus délicat. Maxime n'en est pas à son premier problème avec la justice française. L'homme qui se voulait passif il y a moins de 10 ans se veut plus nuancé aujourd'hui. « On pense que c'est légitime de se défendre contre la police si elle essaye de nous attaquer. Alors attention, on n'est pas pour attaquer la police mais on peut être pour se défendre contre les forces de l'ordre », précise-t-il. La raison qui l'a poussé à changer d'avis ? « Quand tu te fais casser la gueule par un groupe de néo-nazis cagoulés ou que tu manifestes pacifiquement et que les policiers te frappent bien sur que ça change ta perception de la violence » s'exclame-t-il en agitant ses mains au-dessus de sa tête. Le déclic de sa radicalisation a finalement été la mort de Rémi Fraisse, (un activiste) causée par une grenade à fragmentation lors d'une manifestation à Paris.

Un casier judiciaire entaché

Des travaux d'intérêt général, un casier judiciaire marqué par la violence et la dégradation. Le dernier épisode le plus marquant pour Maxime, c'est l'invasion du château de Carlone à Nice : le siège de l'université Nice-Sophia-Antipolis. « Je n'ai toujours pas été jugé pour ça » dit-il en écarquillant les yeux et en haussant les sourcils. Le 16 mai 2018, une quarantaine de membres de Solidaire(s) Etudiant(s) décide d'aller occuper la salle de conseil du château comme ils le faisaient souvent. « On n'a pas trop compris, ce jour là, les membres de l'administration ont décidé d'être assez violents envers nous ». Le président d'université côte d'Azur menace dans le feu de l'action Maxime de mort en lui hurlant dessus. Une violence à laquelle le groupe a répondu. « Alors c'est vrai qu'à un moment on avait fait une barricade et ils ont essayé de forcer le barrage. J'ai porté une chaise pour essayer de la mettre dessus et dans la précipitation je suis allé tapoter la tête d'un administratif avec la chaise. Mais après je l'ai reposée, je me suis excusé, c'était par inadvertance ».

Un tapotement qui aura valu à la victime un traumatisme crânien, une entorse aux cervicales et huit jours d'ITT. « Le lendemain, on sait qu'il était présent à la fac, on pense que c'est plutôt politique et qu'ils ont voulu nous mettre la pression et c'est tombé sur moi », s'indigne-t-il. Cette histoire lui a valu 48 heures de garde-à-vue et « selon mon avocate je suis fiché S depuis ».

Son casier judiciaire, il le traîne derrière lui comme un boulet. « C'est sûr qu'aujourd'hui, c'est un peu plus compliqué de trouver du travail avec tout ça, mais dans les domaines dans lesquels je veux travailler ça se passe plutôt bien », se rassure-t-il.

Une épée de Damoclès au dessus de la tête

« On s'est faits attaquer deux fois en six mois, on était six ou sept antifascistes et ils étaient cagoulés », commence-t-il. Les personnes d'extrême droite connaissent tous le visage de Maxime. Les antifascistes sont régulièrement victimes d'attaque. Aujourd'hui, ils y sont habitués et sont préparés. « Les combats de rue, c'est un autre monde. C'est un travail d'équipe. Mais quand on t'attaque soudainement, il y a la peur, l'appréhension, mais en même temps t'es obligé de te défendre et de défendre tes camarades », raconte-t-il en passant la main dans ses cheveux bruns.

Il s'agit parfois même de réelles traques. C'est comme ça qu'un ami de Maxime s'est fait « tabasser » il y a quelques mois. Une simple sortie de soirée. Des néo-nazis l'ont discrètement suivi jusque chez lui dans la pénombre. Au moment même où il s'apprêtait à fermer sa porte, les hommes masqués se sont jetés sur lui et l'ont roué de coup. Ils l'ont laissé au sol, au sein même de son appartement, dans son environnement le plus intime.

« Aujourd'hui les fascistes appellent à me tuer, ils m'appellent Clément Méric 2 », explique-t-il d'une voix étonnamment calme. Clément Méric c'est ce militant antifasciste mort à 18 ans lors d'une rixe entre un groupe de skinheads d'extrême droite et un groupe d'antifascistes. « Je ne suis en sécurité nulle part, je sais qu'à tout moment ils peuvent me tomber dessus, c'est pour ça que je fais toujours attention ».

C'est aussi pour cette raison que Maxime tente de protéger ses parents et qu'il se méfie encore plus quand il va les voir. « Pour l'instant les fascistes ne savent pas où j'habite, j'aimerais que ça reste comme ça. Mais il faudrait encore moins qu'ils aient leur adresse », s'inquiète-t-il. A l'évocation de ses parents, le jeune étudiant ne manque pas de souligner que pour eux tout ce qu'il fait ne sert à rien. « Ils me disent qu'il faudrait que je trouve un travail et que ça ne fait pas avancer les choses. Alors qu'au final j'ai fait avancer certaines choses et j'en suis fier. Je leur dis tout le temps que ce que je fais c'est déjà une forme de travail et que sans ça aujourd'hui, je serais malheureux.

Axel Vaquero